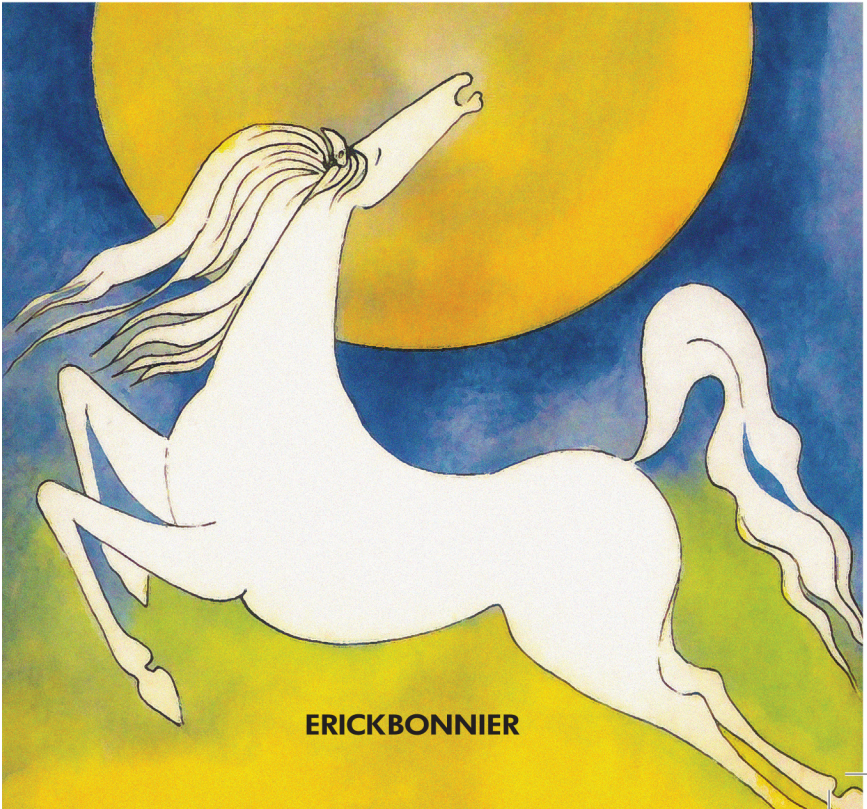


Dr. SOUAD M. AL-SABAH

# Emmène-moi aux confins du soleil

POÈMES

Traduit de l'arabe par  
Maxime Stenuit



ERICKBONNIER



Maquette : Ahmed Saïdi

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour la version française.

© Éditions Erick Bonnier, 2023

ISBN : 9782367602899

Emmène-moi  
aux confins du soleil

Dessin de couverture : Rafic Charaf  
Dessins intérieurs : Thuraya Al-Baqsami

# Emmène-moi aux confins du soleil

Dr. SOUAD M. AL-SABAH

Traduit de l'arabe par Maxime Stenuit



**ERICKBONNIER**



C'est un pays qui ne veut pas qu'une femme  
marche en tête de la caravane.

*Souad*

Il y a une femme à l'origine de toutes les grandes choses.

*Lamartine*

Si elle connaît sa propre valeur,  
la femme est la plus grandiose des créations.

*Gladstone*

Dieu, lui aussi, a essayé de faire des ouvrages.  
Sa prose, c'est l'homme. Sa poésie, c'est la femme.

*Napoléon*

Cherchez dans le cœur de toute femme et vous trouverez une mère.

*Michelet*

*Emmène-moi aux confins du soleil*

## *L'obtention du diplôme*

Ô toi qui te caches dans ma montre,  
Allié au temps  
Et à mes bracelets à mon rencontre,  
À mes cils et à mes robes,  
Au vernis de mes ongles,  
Ô toi qui contre moi conspires avec mes livres,  
mes papiers,  
Et le parfum du café,  
Comme j'aimerais que tu prennes des vacances !

Les heures en ta présence sont insupportables,  
Les heures sans toi le sont tout autant ;  
Le temps ne prend sa forme définitive  
Que lorsqu'il passe entre tes doigts.

Et moi, je ne suis pleinement moi  
Que lorsque je reçois mon diplôme de tes mains.

*Emmène-moi aux confins du soleil*



# *Feux sur la neige*

Toi qui ne ressembles à aucun autre homme,  
Et à qui aucun homme ne ressemble,  
Tu es mon miroir  
Et que mon visage est beau en toi !

La neige à Megève  
Est noire, tellement plus noire.  
Les skieurs  
Glissent sur les fils de mes nerfs ;  
Megève se refuse à m'accueillir parmi les siens,  
Se refuse à reconnaître ma légitimité,  
À moins que je ne sois suspendue à ton bras gauche.  
Peux-tu me rendre ma dignité  
Dans ce beau village français  
Qui t'a choisi pour maire ?

Toi l'homme  
Qui as mis dans sa poche les cartes de la neige,  
Et qui m'as laissé glisser sur la neige de mes peines,  
Toi qui as bu tout le café de France et de Navarre  
Tout en me laissant boire mes larmes,  
Je suis ici privée de joie,  
Privée d'amour,  
Privée de ma féminité.

Les rues de Megève sont empreintes de l'odeur  
de ta voix,  
Les tables des cafés sont réservées à ton nom,  
Le fromage de Savoie n'a plus de goût sans toi  
Et les traces de tes pas sur la neige  
Sont à jamais gravées sur les murs de la mémoire.  
Alors, rends-moi s'il te plaît les cartes de la ville !

L'heure sonne,  
Les cloches de mes peines sonnent avec elle,  
Le vent des Alpes emporte mon bonnet de laine  
Et la neige me brûle de son feu.  
Tu parcours mes veines,  
L'une après l'autre,  
Centimètre par centimètre,  
Recoin après recoin.  
L'heure sonne  
Et la passion me dévore tout entière jusqu'aux dents.  
Ô toi qui es caché dans les cils d'un nuage,  
Laisse donc tomber sur moi la splendeur de tes pluies.  
Mes journées sont fendues par la soif.

Ô toi le chevalier qui m'enveloppe du manteau de sa virilité,  
De mon nord jusqu'à mon sud,  
De mes lèvres jusqu'à ma taille,  
Toi qui écris des poèmes d'amour sur les paysages de mes jours,  
Mon cœur est un fruit qui attend d'être récolté  
Et mes pores sont ouverts à tes navires portés par les vents.  
Ô toi le marin aux lèvres fendues par le sel de la mer,  
Je suis un royaume de femmes,  
Jette donc ton ancre sur les rives de ma conscience,  
Accorde-moi tes bénédictions paternelles,  
Car tu es ma seule et unique demeure,  
Tu es ma seule et unique tribu.  
Sans toi, je suis apatride.

À quatre heures  
La mer de ma passion déborde  
Jusqu'à faire rompre tous mes barrages  
Et déraciner tous mes arbres.  
Elle efface les traits de ma langue,  
Les traits de ma mémoire.  
À quatre heures je prends feu sur la neige  
de Megève  
Tel un sapin de Noël.  
Je crie jusqu'à ce que ma voix se fasse tienne,  
Que mes racines pénètrent ton sol  
Et que je fasse partie de ta circulation sanguine.

Ô toi le chevalier que j'ai attendu  
Depuis les prémices de l'histoire,  
Depuis la genèse de toute chose,  
Les arbres de ma tendresse  
Et les fleurs de mon cœur ont essaimé.  
Mes oiseaux, mes poissons,  
Et les constellations de mon esprit s'illuminent.  
Descends de ton cheval s'il te plaît,  
Partage avec moi  
Quelques instants de poésie, quelques instants  
de folie...

Que faire de tous ces sentiments que tu as semés dans mon sang  
Comme du jasmin ?  
Que faire de ta voix qui picore comme un coq  
Le revers de mes draps ?  
Que faire de tes goûts imprimés sur les meubles  
de ma chambre ?  
Des tableaux que nous avons choisis ensemble,  
Des livres que nous avons lus à deux,  
Des souvenirs collectés des villes du monde entier  
Et des coquillages ramassés sur les rives des Caraïbes ?  
Dis-moi donc s'il te plaît  
Ce que je dois faire de ce lourd héritage  
de souvenirs  
Que tu as abandonné sur mes épaules ?  
Plus d'une fois, j'ai tenté de me débarrasser de toi,  
Et de tout cela ;  
Mais j'avais honte de vendre mon histoire,  
Mes sentiments  
Et mes tresses aux enchères.

Dans quelle ville me rendre  
Alors que tu détiens les cartes du monde entier ?  
Dans quel café s'asseoir  
Alors que tu t'es emparé de tous les caféiers  
Et de l'odeur même du café ?  
Dans quelle langue parler  
Alors que les clefs de ma langue sont entre tes mains ?  
J'ai tenté de te chasser sur la face cachée de la lune,  
Mais quand la lune s'est levée, tu es revenu avec ses rayons ;  
Sur les carreaux de ma fenêtre, j'ai trouvé ton visage dessiné.  
J'ai essayé de te rendre à ta mère  
Qui t'avait gâté et enseigné le désordre,  
Ainsi que le loisir de collectionner les timbres  
Et les femmes ;  
Mais elle t'a renvoyé par courrier recommandé  
Avec ses meilleurs vœux.



*Je te présente mes excuses*

Je te présente mes excuses.  
Je m'excuse  
Du fond du cœur  
Et des fissures de mon esprit  
Pour le temps perdu  
Où tu n'étais pas mon amant.  
Je te présente mes excuses pour les étés  
et les hivers,  
Les automnes et les printemps  
Et pour la moindre unité de temps  
Où je ne t'ai pas caché sous mes paupières,  
Où je ne t'ai pas nourri du lait de ma tendresse.

Je te présente mes excuses  
Pour mon enfance  
Qui ne connut ni couleur, ni goût, ni odeur.  
Je n'ai pas su lire ton écriture,  
Je n'ai pas su sentir l'odeur de ton courage,  
Je m'excuse pour mes jours  
Qui n'étaient pas des jours,  
Mon histoire qui n'en était pas une,  
Mes jardins qui ne fleurissaient pas,  
Et pour mon ciel où il ne pleuvait point.

Je te présente mes excuses  
Pour ces cent ans de solitude,  
Où pas un seul arbre  
N'a germé dans mon esprit  
Pour altérer la chronique des arbres,  
Ni une seule violette pour revisiter  
l'univers des violettes,  
Ni un seul poème pour modifier  
le cours de la poésie.

Je te présente mes excuses  
À nouveau et quand bien même tardives,  
Pour toutes les villes que j'ai visitées seule,  
Les Concorde que j'ai pris seule,  
Les rues où j'ai erré seule,  
La pluie qui n'a trempé que moi,  
Les bibliothèques dont j'ai lu les livres sans toi.  
Je m'excuse  
Pour les hôtels solitaires dont j'ai franchi seule  
le seuil  
Et où j'ai pleuré seule.  
Je m'excuse pour les années d'orphelinat émotionnel que j'ai connues  
Avant que tu ne deviennes  
mon seigneur et mon roi.

Je te présente mes excuses  
Pour la cinquantième fois,  
Pour tous les recoins de ma pensée  
qui n'ont pas eu ton consentement,  
Pour chaque centimètre de mes cheveux  
Qui n'apparaissait pas sur la liste de tes biens,  
Pour chaque fil de mes robes qui n'a pas fleuri à ton sourire.  
Je m'excuse pour toutes les lettres  
Que je t'ai écrites avant ma naissance  
Et que je ne t'ai jamais envoyées,  
Pour tous les rêves  
Que j'ai peints des couleurs de l'arc-en-ciel  
Dans les entrailles de ma mère  
Et qui ne te sont pas parvenus,  
Pour tous les poissons que j'ai attrapés  
Dans le lac de la lune pour toi,  
Morts entre mes mains.





*Un homme dans ma mémoire*

*Emmène-moi aux confins du soleil*

Mon problème avec toi n'est pas lié au cœur,  
Mais plutôt à ma mémoire ;  
Cette mémoire que tu as occupée par la force  
Depuis cent ans,  
Sans mon consentement,  
Contre ma volonté  
Et sans signer de bail.

Depuis cent ans,  
Tu vis dans ma mémoire  
Comme si c'était ton propre appartement.  
Tu t'allonges sur ses oreillers quand bon te semble.  
Dans ses placards tu suspends tes vêtements  
Sans rien demander.  
Tu y fais la sieste,  
Utilises son réfrigérateur,  
Pré pares ton café, tout à ta guise.

Depuis cent ans,  
Tu t'accroches comme une algue  
Aux rives de ma mémoire.  
Je te demande d'émigrer, mais tu n'émigres pas.  
Je t'achète un billet, mais tu ne t'en vas pas.  
Je fais tes bagages, mais tu les ouvres aussitôt.  
Je demande aux policiers de t'arrêter  
Mais c'est moi qu'ils arrêtent !

Depuis cent ans,  
Ma mémoire ne se souvient d'aucun homme mis à part toi.  
Elle ne connaît ni d'autre histoire que la tienne,  
Ni d'autre géographie que la surface de tes mains.  
Elle ne sait rien de la culture si ce n'est les mots d'amour  
Que tu écris sur ma chemise.

Depuis cent ans,  
J'essaye de briser le cercle de craie  
Dans lequel tu m'as enfermée  
En prenant soin de cacher la clé dans ta poche.  
Depuis cent ans,  
J'essaye de te convaincre de respecter les droits de l'Homme  
Et les droits de la féminité.  
Mais toi, comme tous les mâles de la tribu,  
Tu as insisté pour conserver tes biens  
Sur lesquels le soleil ne se couche jamais ;  
Et tu as continué à hisser tes drapeaux rouges  
Sur les remparts de ma mémoire.

Toi qui es assis tel un roi sur le trône de ma mémoire,  
Libère-moi ne serait-ce qu'un jour de ta régence,  
Car toutes les rues dans lesquelles je marche portent ton nom,  
Tous les cafés où je me rends seule me renvoient,  
Tous les parcs publics me ferment leurs portes au nez,  
Toutes les boutiques où j'achète mes vêtements  
Ne me vendent rien sans que je te consulte.  
Sors donc de sous ma peau !  
Que je puisse vivre  
Et respirer normalement.

Je te porte en moi  
Comme une femme dans son neuvième mois.  
Comment pourrais-je donc me débarrasser de toi ?  
Comment couper le cordon ombilical qui nous relie  
Alors que tu es emmêlé comme une pelote de laine  
À mes rêves, mes envies et mon système nerveux ?  
Comment te laisser sur le bord de la route  
Exposé à la neige, à la pluie et aux ouragans,  
Toi le premier enfant que j'ai mis au monde  
Et aussi le dernier ?

Sache que le mur de Berlin est tombé,  
Que les pierres de l'Ancien Monde se sont écroulées,  
Que l'Afrique du Sud a été libérée de la domination de l'homme  
blanc  
Après trois cents ans.  
Pourquoi toi l'homme blanc  
Persistes-tu à occuper ma mémoire ?  
Pourquoi y plantes-tu des mines ?  
Et pourquoi allumes-tu des feux sous mon oreiller ?

*Emmène-moi aux confins du soleil*

Comment t'extraire de ma mémoire  
Alors que tu y es accroché  
Comme le corail aux rochers  
De la mer Rouge ?

Ô toi, l'éternel locataire de mes sentiments  
Va dans n'importe quel hôtel,  
Je prendrai en charge tes frais de séjour !  
Rentre dans le café de ton choix,  
Je paierai ta boisson !  
Épouse n'importe quelle femme, pourvu qu'elle te le plaise,  
J'avancerai pour toi la dot !

*Emmène-moi aux confins du soleil*



*Emmène-moi  
aux confins du soleil*

*Emmène-moi aux confins du soleil*

Dis-moi, dis-moi :  
As-tu aimé une femme avant moi  
Qui tomba amoureuse  
À en perdre la raison ?

Dis-moi, dis-moi :

Comment une femme devient-elle – quand elle aime –

Un jasmin d'Arabie ?

Dis-moi :

Comment peut-il y avoir une ressemblance aussi marquante

Entre l'original et la copie,

Entre l'œil et le khôl ?

Comment une femme amoureuse devient-elle

la copie fidèle de son amant ?

Parle-moi une langue  
Qu'aucune autre femme n'a jamais entendue,  
Emmène-moi vers un îlot d'amour  
Que personne n'a encore habité,  
Emmène-moi vers des mots au-delà des frontières de la poésie,  
Dis-moi que je suis ton premier amour,  
Dis-moi que je suis ta première promesse,  
Déverse ta tendresse dans mes oreilles,  
Plante une lune dans mes yeux,  
Un seul mot d'amour de toi  
Et c'est le monde entier.

Toi qui as pris racine comme une rose dans mes profondeurs,  
Toi qui joues comme un petit sur mes pupilles  
Avec tes étranges manières enfantines,  
Violent comme les vagues,  
Aussi doux que le sable,  
Ne sois pas irrité par mes désirs,  
Répète mon nom, encore et encore,  
Aux heures de l'aube et aux heures de la nuit.  
Je ne maîtrise sans doute pas l'art du silence,  
Pardonne-moi mon ignorance,  
Mais cherche, cherche donc partout sur la terre  
Tu verras que je suis unique en ce monde.

*Emmène-moi aux confins du soleil*

Tu es mon amour, ne me laisse pas  
Boire ma patience comme un palmier.  
Puisque je suis toi,  
Comment puis-je distinguer l'original de la copie ?



*Emmène-moi aux confins du soleil*



*L'odeur de ta voix*

*Emmène-moi aux confins du soleil*

Les cafés tournent sur eux-mêmes,  
Autour de ma féminité tournent tes mots,  
Autour de mon cou tournent les souvenirs,  
Je m'enfuis de l'odeur de ta voix  
Vers ma chambre.

Toi qui as monopolisé la géographie du monde,  
Laisse une parcelle de mon esprit  
Échapper à ton emprise coloniale,  
Laisse un de mes châteaux  
Libre de ton drapeau.

Toi l'homme de soufre et de feu  
Pétris-moi comme un morceau d'argile  
Puis donne-moi la forme  
D'une colline d'argent,  
D'une colline d'or,  
D'un noyau d'amande,  
D'un noyau de mangue,  
Sculpte-moi à ton image,  
Car je n'admets aucune image de moi-même  
Qui ne porte pas ta signature.

*Emmène-moi aux confins du soleil*



*Je ne cesserai jamais de t'aimer*

*Emmène-moi aux confins du soleil*

Je t'aime  
Malgré tes mille petits défauts.  
Je sais que tu ne mérites pas mes cadeaux.  
Et pourtant, je me jette dans tes bras  
En oubliant ce qui m'entoure,  
Où je vais, d'où je viens.

Je t'aime  
Jusqu'à la naïveté,  
Jusqu'à frôler la bêtise.  
Je sais que je finirai par me noyer  
Dans une goutte d'eau.  
Pardonne-moi ma sottise.

Je t'aime tellement  
Et je sais que ton caractère  
Est à la fois nuage, éclair et tonnerre  
Et que je me suis mariée en hiver.  
Je sais qu'aller de l'avant est difficile  
Mais que retourner en arrière l'est tout autant,  
Que tes mers n'ont  
Ni commencement, ni fin.  
Je t'aime tellement.  
Je sais avec certitude  
Que je fonde un royaume dans les airs.

Je t'aime au point  
Qu'il me faut conquérir l'impossible  
Et toucher du doigt la voûte céleste.  
Je t'aime jusqu'à l'inconscience,  
Jusqu'au point de m'évaporer,  
De me réincarner en toi  
Et de mourir.

*Emmène-moi aux confins du soleil*

Je t'aime inconditionnellement;  
J'ai conscience d'avoir franchi toutes les lignes rouges,  
D'avoir laissé derrière moi la moitié du pays à feu et à sang.  
Je t'aime sans compter  
Et depuis le début je sais  
Que j'en paierai le prix.

Je t'aime tellement.  
Et combien j'aurais aimé que ce ne fut pas le cas !  
Mais c'est là le talon d'Achille de toutes les femmes  
Car, une fois amoureuses,  
Nous ne faisons plus la différence entre les montagnes  
Et les collines,  
Entre les lignes et les livres,  
Entre les récompenses et les punitions.  
Enivrées de désir,  
Nous ne faisons pas de différence  
entre une âme généreuse et un usurier.  
Je t'aime au point  
De me demander si je ne désire pas ma propre destruction.

Petit dictateur,  
Quoi que tu aies fait, je ne te blâme pas.  
Peu importe que tu aies étouffé mes sentiments,  
Que tu aies brisé mon imaginaire,  
Que tu aies été violent,  
Tu n'as jamais été fort.  
C'est au contraire ma faiblesse  
Qui t'a fait compter parmi les puissants.  
Tu n'as jamais été grand,  
Mais c'est moi  
Qui t'ai porté aux nues par amour.

Maitre,  
Pardonne ma folie,  
Je suis primitive dans mes caprices  
Et, comme moi, ma passion est primitive.  
Je ne cesserai jamais de t'aimer,  
Peu importe que tu te sois lassé,  
Peu importe combien tu as crié  
Et combien tu as protesté,  
Peu importe que tu aies voulu te libérer de mon khôl arabe  
Et de mes cheveux châains.  
Je continuerai de t'aimer,  
Jusqu'à ce que se répande ton sang,  
Jusqu'à ce que se répande le mien.



*La nuit de l'arrestation  
de Fatima*

*Emmène-moi aux confins du soleil*

C'est un pays qui circonscrit les poèmes féminins,  
Où le soleil est étranglé dès l'aube,  
Pour assurer la sécurité familiale,  
Où, afin de laver la honte de la famille.

Une femme est tuée si elle parle,  
Pense,  
Écrit  
Ou aime.  
C'est un pays qui ne veut pas de femme contestataire,  
Qui ne veut pas d'une femme en colère,  
Qui ne veut pas qu'une femme s'oppose  
Aux rituels familiaux  
C'est un pays qui ne veut pas qu'une femme  
Marche en tête de la caravane.

C'est un pays qui a dévoré ses femmes,  
Puis s'est allongé heureux,  
Sous le soleil de plomb à la mi-journée,  
C'est le pays imaginaire du Waq-waq qui proscrit la pensée,  
Qui égorge les femmes sur leurs lits de noces comme des chameaux,  
Qui interdit aux poissons de nager,  
Aux oiseaux de voler.  
C'est un pays qui déteste la rose naissante,  
Son parfum.  
Un pays qui ne rêve que de lit et de sexe.

C'est un pays qui a enfermé son ciel  
Et momifié ses femmes.  
Qui a considéré,  
Leurs visages impurs,  
Leurs voix obscènes,  
Toute pensée répugnante,  
La poésie avilissante,  
L'amour honteux  
Et il va ainsi des épîtres bleues  
Et de la lune verte.

C'est un pays qui a supprimé le printemps de son calendrier,  
Supprimé l'hiver,  
Supprimé les yeux et les pleurs ;  
C'est un pays qui a fui toute raison  
Et s'est sciemment plongé dans le coma.

Que veulent donc de moi ces villes endormies,  
Paresseuses et indifférentes  
Moi la prédatrice, la combattante féroce ?  
Si c'est de mon esprit qu'il s'agit,  
Je préférerais alors ne pas en avoir.  
Que devrait faire une femme de ses pluies  
Et de ses rivières ?  
Comment peut-elle faire éclore des roses  
Sur ces terres arides et stériles ?

Qu'attendent-ils d'une femme dans notre pays ?  
Ils la veulent bouillie,  
Ils la veulent grillée,  
Ils la veulent pétrie dans sa graisse et dans sa chair,  
Ils la veulent poupée de sucre,  
Prête à s'accoupler à tout moment,  
Ils la veulent petite et ignorante ;  
Ce sont là les dix commandements  
Destinés à préserver le patrimoine familial.

Je m'en excuse mille fois,  
Mais je n'abandonnerai jamais mes ongles.  
Je continuerai sans relâche,  
À marcher en tête de la caravane,  
Je continuerai sans relâche,  
Assassine ou assassinée.

*Emmène-moi aux confins du soleil*



*Le poisson revient à sa source*

Me voici à nouveau face à la mer de Beyrouth  
Pour renouer mon amitié avec ses oiseaux, ses poissons.  
Mon dialogue avec la couleur bleue,  
Après avoir été tourmentée par la soif,  
Étourdie par les distances  
Et assiégée par des temps arides.

Me voici frétilant tel un poisson  
Sur la plage d'Ouzai,  
Étendue sur le sable chaud,  
Après avoir sommeillé cent ans sur le lit de la tristesse.

Me voici brisant les murs de ma mémoire  
Entrer dans la ville qui m'a appris  
À lire le livre de la liberté,  
À explorer l'univers de mes rêves  
Et les différentes dimensions de ma féminité.

Il n'est pas juste de dire  
Que Beyrouth est bordée par la mer à l'est  
Et par les montagnes à l'ouest ;  
C'est une ville sans limites  
À l'image d'un rêve, de la poésie et de la liberté.

Il n'est pas juste de dire  
Que Beyrouth est un poème de la mer Méditerranée  
parmi tant d'autres.  
Beyrouth est l'essence même de la poésie.

Beyrouth m'a fardé les yeux de khôl,  
Parfumée,  
Rendue belle,  
Puis a glissé à mon poignet un bracelet d'or  
Que je n'ai jamais enlevé  
Depuis plus de trente ans.

Beyrouth a planté dans mes cheveux une rose,  
Dont les feuilles sont encore fraîches  
Depuis plus de trente ans.

Beyrouth m'a donné les clefs de la poésie  
Et la lampe de la culture ;  
Cette lampe brille encore dans ma chambre  
Depuis plus de trente ans.

Dans les années soixante,  
J'étais comme un palmier du désert qui attendait la pluie,  
Comme une marguerite  
À la recherche d'un vase qui peut la contenir ;  
C'est à Beyrouth que j'ai trouvé ce vase  
Et que je me suis baignée dans des pluies de liberté.

Un an après mon arrivée au pays qui vit naître la lune,  
Je me suis mise à écrire de la poésie  
Sur le cahier de la lune.  
J'ai commencé à apprendre le langage des oiseaux à Zahlé,  
Le langage des pins à Dhour Choueir,  
Le langage de la neige au mont Sannine  
Et la langue de la mer dans la voix de Fayrouz.

Puis dans la ville d'Aley,  
Au milieu des vignes et des cerisiers,  
Des fleurs de lauriers-roses,  
J'ai accouché de mon plus beau poème : Moubarak !  
Ainsi, le Liban m'a remis deux certificats dont je suis fier :  
Un certificat de vie  
Et un certificat de maternité.

Notre maison à Yarzé m'a appris  
À me lier d'amitié avec les arbres,  
À me laver au rythme de la pluie,  
À apprécier la symphonie des grillons nocturnes.

La guerre n'a pas pu vaincre le Liban.  
Elle n'a pu éteindre ni le rêve libanais,  
Ni la flamme libanaise,  
Ni l'excellence libanaise.  
Elle n'a pas pu couper  
Ni les ailes de son ambition,  
Ni mettre un terme à ses beaux hennissements,  
Ni assassiner la fierté de ses cèdres  
Et la splendeur de ses mawawil.

La guerre n'a pu faire taire la voix de Gibran,  
Ni celles d'Elias Abu Shabaka et d'al-Akhtal as-Saghir.  
Peut-être a-t-elle pu consumer la pierre,  
Le ciment  
Et éteindre les lanternes dans les rues.  
Mais jamais elle n'a pu mettre fin ni à la civilisation  
De Sidon et de Tyr,  
Ni empêcher Cadmos de sillonner les mers de l'impossible.

Dix-sept années se sont écoulées depuis l'incendie de Beyrouth.  
Mais Beyrouth s'est révélée supérieure à sa mort,  
Supérieure à ceux qui l'ont détruite et brûlée.  
Léchée par les flammes, dix-sept années durant,  
Sous les cendres, la cité luit encore  
Comme un lingot d'or.



*Je suis mille fois plus belle*

Parce que tu aimes les longues chevelures noires,  
Les femmes asiatiques  
Ont laissé tomber sur leurs dos  
des rideaux de nuit,  
En ton honneur, Majesté,  
Et elles ont renoncé à se couper les cheveux.

Parce que tu aimes les teints bien mats,  
Elles se sont baignées au soleil pour t'accueillir,  
Monté sur ton cheval de passion.

Parce que tu aimes mon visage au naturel,  
Ces femmes ont nettoyé leurs visages  
Avec de l'eau de pluie tropicale,  
Puis se sont baignées dans de l'eau de rose  
Par respect pour tes yeux.  
Parce que tu aimes mon visage  
aussi naturel qu'un lys du matin,  
Dieu s'est surpassé  
en peignant le visage de Singapour.

Et, parce que tu m'aimes,  
Le monde est devenu plus grand,  
Le ciel plus vaste,  
La mer plus bleue,  
Les oiseaux plus libres,  
Et moi, mille fois, mille fois plus belle.

*Emmène-moi aux confins du soleil*



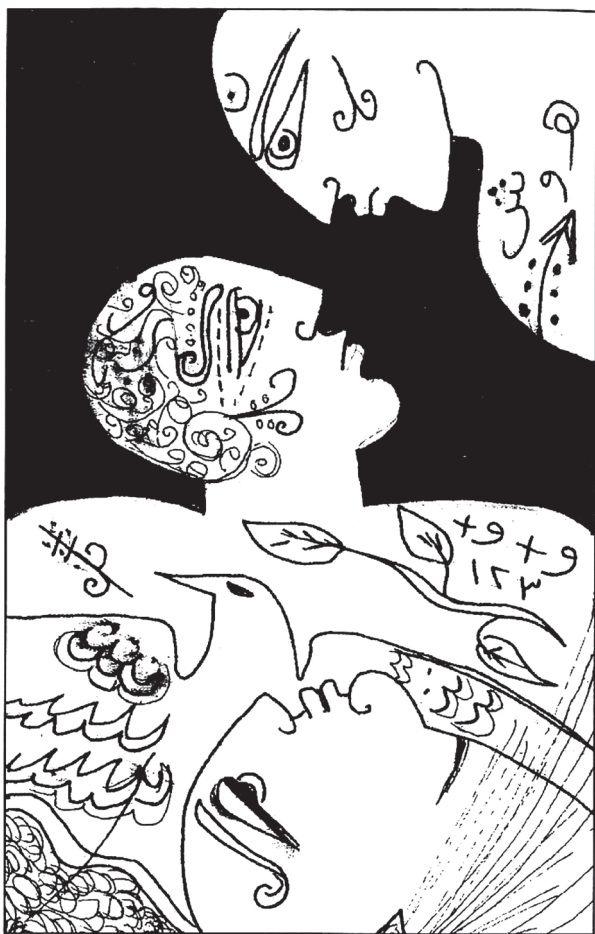
*Ta voix est ma demeure*

*Emmène-moi aux confins du soleil*

Je me drape de ta voix lunaire  
Comme un enfant serre dans ses bras son jouet  
Dans la nuit de l'Aïd.

Ta voix est un rossignol, un été,  
Une forêt suisse,  
Ta voix est tour à tour bois de feu, bougies  
Et braises incandescentes.

Ta voix est un châle de laine  
Que je porte dans les nuits froides et glaciales.  
Ta voix est un parapluie, un nuage, un recueil de poésie.  
Ta voix est une épaule,  
Ta voix est ma demeure.



# *Symphonic grise*

Mes chers et tendres,  
J'aurais aimé vous faire entendre  
Ce soir quelques poèmes d'amour.  
Car une femme, quel que soit son âge,  
Sa race  
Sa couleur,  
Est toujours grisée par les mots d'amour.  
J'aurais aimé vous transporter  
Pour quelques instants  
Du royaume des sables au royaume des herbes vertes.  
Mes chers et tendres,  
J'aurais aimé vous faire écouter  
Quelque musique du cœur,  
Mais nous vivons un âge arabe  
Dont le cœur s'est arrêté de battre.

Mes bien-aimés,  
Comment puis-je  
Ignorer ce pays pris dans les crocs de l'épouvante ?  
Comment puis-je  
Surmonter cette faillite spirituelle,  
Cette frustration nationale,  
Cette sécheresse, cette famine ?

Mes bien-aimés,  
J'aurais souhaité vous faire découvrir  
L'ère de la poésie,  
Mais le monde, hélas, s'est transformé  
En une bête folle  
Qui la dévore ;  
Mes doux et tendres,  
Dites-moi s'il vous plaît :  
Comment chante-t-on la liberté depuis le fond du puits ?  
Dites-moi s'il vous plaît :  
Comment une rose pousse-t-elle sur l'arbre de l'oppression ?  
Dites-moi s'il vous plaît :  
Comment un poète peut-il déclamer ses vers  
Lorsqu'il rôtit comme un poulet sur les braises ?

Mes chers et tendres,  
Ce n'est ni l'âge de la poésie ni le temps des poètes.  
Le blé germe-t-il du corps des pauvres ?  
Une rose pousse-t-elle sur la potence ?  
Des fleurs rouges sortent-elles  
Des pupilles des morts ?  
Un poème peut-il naître  
De l'histoire des massacres ?  
Une goutte d'eau sortira-t-elle jamais  
De la mémoire du métal ?

À l'image du riz chinois,  
Les traits des tueurs se ressemblent les uns aux autres :  
Un mort pleure un mort,  
Un crâne s'apitoie sur un autre crâne,  
Un soulier est enterré près d'un autre soulier.  
Personne ne sait rien de la tombe d'Al-Hallaj,  
Puisque la moitié des gens assassinés dans l'histoire de la pensée  
Demeurent anonymes.





*Beyrouth, de la rose à la cause*

Ô Beyrouth, poème des poèmes,  
Rose des mers, île de mes rêves,  
Tous mes beaux jours sont écrits  
Sur le sable, les coquillages et les nuages.  
Des lettres d'amour aux ailes des colombes,  
Mes longs cheveux éparpillés,  
Sur Raouché et Yarzé,  
Les voiles blanches  
Et ma joie d'être comme une enfant perdue dans la rue de Hamra !

J'arrive du Koweït  
Tel un palmier fatigué qui cherche le sommeil.  
Je me rends à la maison, dont le pain m'a nourri,  
Et au sein qui m'a allaité.  
Je viens à toi avec une profonde envie  
De remercier l'alphabet qui m'a instruit.  
Et je remercie la mer  
Qui m'a envoyée aux confins du soleil.

Je cherche dans Beyrouth  
La couleur de mes yeux et la mesure de ma taille.  
Je cherche ma vie passée, mes souvenirs.  
Je cherche mes premières lettres,  
Ma première relation,  
Mes premiers rendez-vous  
Et les poèmes d'amour que ma tribu rejette.

Je viens à Beyrouth  
Rencontrer mon amie la mer,  
Rencontrer mon ami poète.  
Quand Beyrouth disparaît,  
Il ne reste plus de beaux poèmes à lire,  
Pas même un morceau de prose.  
Et quand Beyrouth est hors de vue  
C'est la vie elle-même qui disparaît.

Je cherche à Beyrouth  
Mes premiers objets laissés dans ma chambre,  
Mes livres de poésie en pleurs sur les étagères.  
Je recherche mon parapluie, les averses de septembre  
Et les histoires d'amour  
Que je cachais secrètement dans ma gibecière.  
Qui pourrait donc me rendre mon enfance  
Et faire revenir mes souvenirs ?

Je viens à Beyrouth  
À la recherche de mon amour et de mes proches.  
Je cherche un tarwiqa de haricot en ragoût de chez Maroush,  
Les vendeurs de café sur la Corniche,  
Une manouché au thym, mon journal..

*Emmène-moi aux confins du soleil*

Beyrouth aux yeux transparents,  
Perle marine,  
Dans les stades de la liberté hennissent tes juments,  
Rose effeuillée à la senteur disparue,  
Te voici devenue une cause à défendre.

Je viens à Beyrouth  
Chercher mes cahiers de poésie  
Que je griffonnais à l'époque.  
Je recherche mes cahiers  
Puisque dans mon pays papier, stylos et idées  
Sont placés sous séquestre.  
Je cherche des mots à Beyrouth :  
Je le dis dans un pays où la parole est censurée,  
Où tout amour est défendu,  
Où toute poésie est proscrite,  
Où jeûne et prière sont interdits !

Je cherche à Beyrouth  
Le droit d'aimer et ma propre liberté.  
Car aucune ville au monde n'est digne de la poésie  
Si ce n'est Beyrouth,  
Aucune ville au monde n'est digne de l'amour  
Si ce n'est Beyrouth,  
Et aucune ville au monde ne me ressemble  
Si ce n'est Beyrouth.

Que de journées magnifiques  
À Chtoura et Zahlé  
Où les verres trinquent jour et nuit,  
Où les yeux des amoureux ne se ferment jamais  
Et où la poésie ne se couche pas avant l'aube.  
Si seulement j'étais comme les oiseaux  
Qui aspirent à chaque instant au pays du Levant.

À Beyrouth, j'ai le sentiment d'être une autre femme  
En ces temps patriarcaux  
Qui ont cloîré tantôt mon esprit,  
Tantôt ma féminité.  
Je viens à Beyrouth pour être en vie ne serait-ce qu'un jour  
Et pour goûter ma liberté.

Beyrouth, je viens à toi aujourd'hui  
Pour me soustraire à mes angoisses,  
À mes tourments nationaux  
Et aux illusions de la paix.  
Je viens d'une arriération profonde,  
Fragmentée,  
Furieusement disséminée.  
Je viens à toi d'une culture de l'achat et de la vente  
Guidée par des intellectuels obscurantistes.

*Emmène-moi aux confins du soleil*

Beyrouth, je viens à toi aujourd'hui,  
En marchant sur un champ de mines,  
En fuyant les villes qui ont brûlé leur histoire,  
Abandonné les principes de l'arabité  
Et ceux de l'Islam.

Je me dirige vers le sud,  
Là où la terre fait pousser les citrons, les olives,  
Les héros,  
Où germent la fierté, la ferveur et les hommes.  
Je me dirige vers le sud  
Pour embrasser les épées, les chevaux et les lames.  
Dans ma tête une seule question :  
Le sud est-il devenu la seule base de la résistance ?

*Emmène-moi aux confins du soleil*



# *Symphonie de la terre*

C'est la symphonie de notre magnifique terre,  
Qui retentit encore  
Et encore,  
Comme les coups du sort  
Tour à tour sur Bethléem,  
Gaza  
Et Nazareth.  
La roue de la Fortune s'est retournée contre nous  
Puis nous a fait perdre pied soudainement.

D'un seul coup, elle a balayé les noms de tous les dirigeants,  
Scellé à la cire les antres de la politique,  
Les points de drogue  
Et égorgé toutes les vaches.  
Alors démissionnez, ô vous les grands poètes !  
Car notre poésie ne connaît ni seigneurs ni émirs.  
Elle n'a qu'un seul prince : la pierre.

C'est cette symphonie de notre glorieuse terre,  
Qui retentit encore et encore  
Comme le carillon des cloches,  
— musique du poème —,  
Qui nous apporte la pluie et les éclairs.  
Elle a incendié les papiers de tous les lettrés,  
Arraché les molaires de tous les orateurs,  
Puis les a jeté en enfer !

Alors, sortez tapis et roses,  
Pour les enfants aux pierres,  
Et couvrez-les de fleurs.  
Israël est une maison de verre  
Qui a été brisée.

Les nouvelles nous arrivent comme des papillons,  
Nouvelle après nouvelle,  
Pierre après pierre,  
Déposant blé, oléandres et roses sur nos paupières.  
Voici nos enfants  
Qui portent le soleil dans leurs cartables.  
Ils inventent le temps à venir et chassent le tonnerre,  
Ils se révoltent contre l'héritage d'Ad et Thamoud.

Voici notre chair et notre sang  
Qui mettent fin à l'âge hébreu.  
Ils jettent les Dix commandements au feu  
Et abolissent les légendes juives.

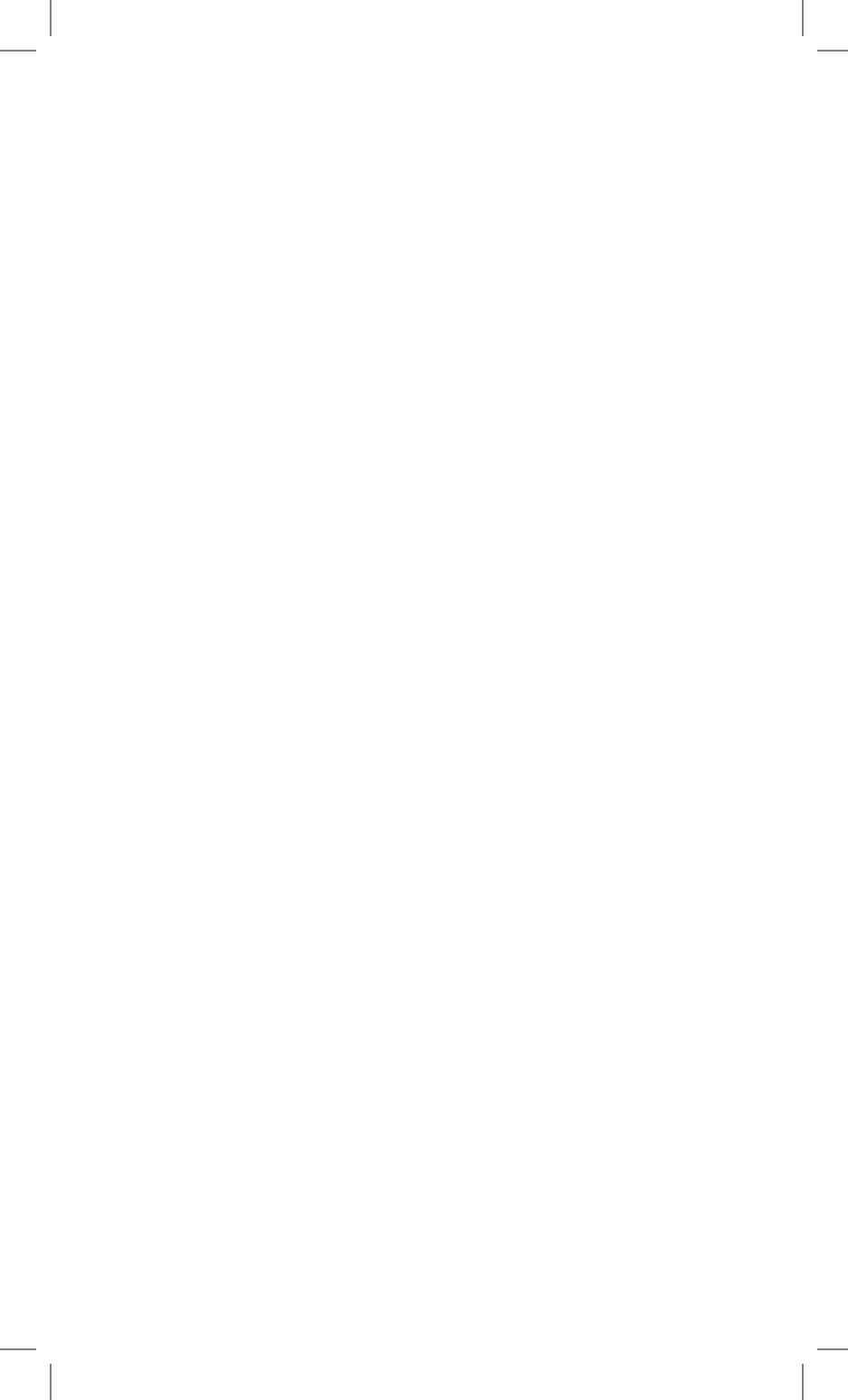
Quelle pluie délicieuse,  
Quelle pluie bénie.  
Qu'il est formidable que la terre se mette à parler  
Que les arbres marchent !  
Les voici qui poussent comme de l'herbe  
Au cœur des rues.  
Cette fille a l'air d'une menthe des prairies  
Et ce garçon d'une lune.

Les voici qui marchent en ligne vers la mort,  
Tels les oiseaux des champs,  
Et reviennent à leur tente sans doigts.  
Laissez donc vos portes ouvertes  
Jusqu'à la veillée nocturne  
Car il se pourrait bien que le Messie vienne  
Et qu'au milieu d'eux apparaisse  
Le visage d'Ali  
Ou d'Omar.

*Emmène-moi aux confins du soleil*

Résistez belles mains,  
Résistez mains baignées  
Dans les eaux de l'enfance.  
Ne vous souciez jamais des mensonges de la tribu !  
Nous, nous n'avons pas libéré un seul pouce de la Palestine,  
Mais vos mains prophétiques nous ont libérés.





## *Table des matières*

L'obtention du diplôme.....	11
Feux sur la neige.....	15
Je te présente mes excuses.....	25
Un homme dans ma mémoire.....	33
Emmène-moi aux confins du soleil.....	45
L'odeur de ta voix.....	53
Je ne cesserai jamais de t'aimer.....	57
La nuit de l'arrestation de Fatima.....	67
Le poisson revient à sa source.....	77
Je suis mille fois plus belle.....	89
Ta voix est ma demeure.....	93
Symphonie grise.....	97
Beyrouth, de la rose à la cause.....	105
Symphonie de la terre.....	121



Dr. SOUAD M. AL-SABAH

# Emmène-moi aux confins du soleil

POÈMES

Le Dr. Souad M. Al-Sabah est une économiste, militante pour les droits des femmes, poétesse et femme de lettres. Née en 1942 au sein de la famille régnante de son pays, elle est, en tant que femme, une pionnière dans de nombreux domaines et consacre son temps et ses talents au service de sa patrie, le Koweït.

Si ses essais universitaires sont écrits en anglais, sa poésie, au souffle intarissable, est conçue dans un arabe moderne, dans une verve romantique à la fois familiale et féministe, que ponctuent des intermèdes politiques audacieux.

Ses recueils poétiques voyagent à travers le monde.



12 €



[www.erickbonnier-editions.com](http://www.erickbonnier-editions.com)